

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 "

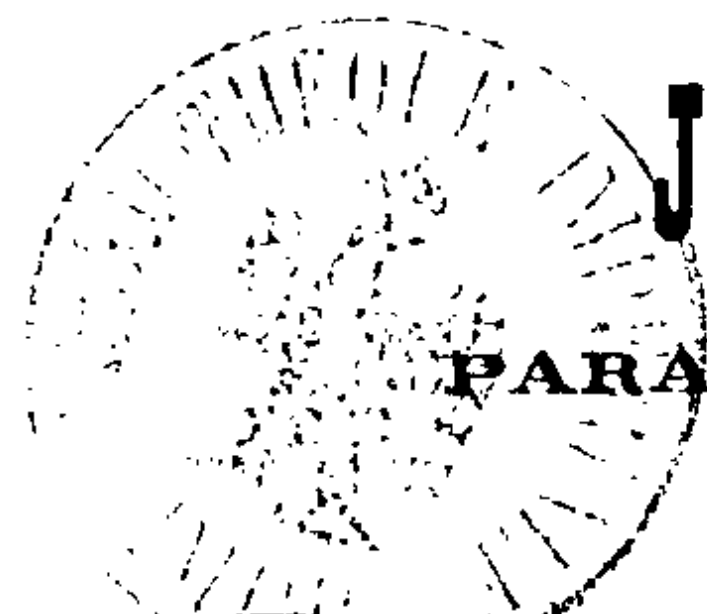
DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 "

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

LA VÉRITÉ



JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libr., au Palais-Royal

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

L'ÉGLISE NOUVELLE.

(4^e article. — Voir le dernier N°)

Un des plus grands précurseurs du spiritisme, Jean Reynaud, lors de la condamnation de son beau livre, *Terre et Ciel*, par le concile de Périgueux, démontre d'abord aux bons pères qui le damnent lui et ses adhérents, par conséquent nous tous, et la vraie chrétienté, qu'ils se sont grossièrement trompés en lui reprochant l'opinion fautive de la déchéance des bienheureux, et la négation de l'éternité possible des peines devant la perpétuité du péché et l'exercice constamment pervers du libre arbitre. Loin qu'il ait enseigné ces doctrines monstrueuses, il dit précisément le contraire dans tous ses ouvrages, et on a vu que sur tous ces points nous adoptions son avis. Donc précisément le concile de Périgueux, approuvé par le Saint-Siège, est convaincu d'une erreur de faits. Dans la seconde partie de sa réponse, Jean Reynaud prouve, par des arguments irrésistibles, que jamais l'opinion de l'infaillibilité des conciles n'a été soutenue par les théologiens. Nous allons achever sa démonstration par d'autres documents aussi probants.

S. Augustin, loin de regarder ceux-ci comme infaillibles, enseigne qu'il est permis de les contredire, et qu'eux-mêmes se corrigent les uns les autres. Parlant de la résistance qu'oppose S. Cyprien au Pape S. Etienne sur un point de doctrine cultuelle, il dit aux Donatistes : « Vous avez coutume de nous objecter les lettres de Cyprien, l'opinion de Cyprien, le concile de Cyprien... Mais qui ne sait que les lettres d'un évêque peuvent être licitement critiquées et par les sages discours d'une personne quelconque, plus habile dans les matières dont il s'agit, et par l'autorité plus grave et la prudence plus éclairée d'autres évêques, et enfin par les conciles, s'il se trouve en ces lettres quelque chose qui s'écarte de la vérité? Les conciles eux-mêmes qui se tiennent en chaque pays et province, se soumettent sans aucun trouble à l'autorité des conciles généraux, qui s'assemblent de toutes les parties de la chrétienté. Enfin, jusque parmi les conciles généraux il arrive souvent que les derniers corrigent les précédents, lorsque l'expérience a fait découvrir ce qui était caché, et connaître ce qu'on ne voyait pas (1). »

Le superstitieux système de l'infaillibilité ne fut pas seulement inconnu des plus anciens écrivains de l'Eglise. On l'ignora aussi durant une longue suite de siècles après eux; et il y a quatre cents ans que ce n'était encore qu'une opinion particulière, une des conjectures qu'on permettait à la piété. Écoutons les théologiens catholiques de ce temps.

Jean de Courtecuise, évêque de Paris, déclare : « Les uns prétendent qu'un concile général, définissant ou déterminant quelque chose, peut errer contre la foi... Les autres, que cela ne peut arriver... Quant à moi, il me paraît que les raisons qui prouvent qu'un concile général peut errer sont très fortes ou très difficiles à combattre... Car je ne me souviens pas d'avoir entendu indiquer ni vu moi-même, dans toute l'Écriture sacrée, un endroit d'où l'on puisse conclure avec vraisemblance l'infaillibilité de ces conciles généraux... On ne peut d'ailleurs la prouver par des raisons naturelles; et nous ne lisons dans aucun écrit authentique qu'elle ait été révélée en particulier par l'Esprit-Saint... C'est à chacun de choisir et d'adopter à cet égard l'opinion qui lui paraîtra la plus probable et la plus sûre (2). »

Le cardinal d'Ailly parle semblablement : « Selon quelques-uns, les conciles généraux ne peuvent errer en des choses qui appartiennent à la foi... Suivant quelques autres, c'est un privilège particulier à l'Église universelle (c'est-à-dire à la chrétienté entière) d'être infaillible en la foi; quoique ce soit une pieuse croyance de penser ainsi des conciles généraux quand ils s'appuient sur la divine Écriture, ou sur une autorité inspirée par l'Esprit-Saint. Du reste, on lit qu'ils ont souvent erré (3). — Quant à l'assertion que l'Église entière, la multitude de tous les chrétiens, ne peut devenir hérétique, ou errer contre la foi, tous les fidèles paraissent être communément d'accord sur ce point (4). »

Netter de Walden n'est pas moins formel : « Ni un synode épiscopal » écrit-il, « ni l'Église romaine, ni un concile général des évêques de toute la terre, n'ont le droit

(1) *De Baptismo contra Donatistas*, I, 2, c. 3.

(2) *Tractatus de fide*, art. 3, n. 4, p. 806 du tome I des Œuvres de Gerson, édit. de 1806.

(3) *De Ecclesie autoritate*, pars 3, c. 4 dans le t. 2 des Œuvres de Gerson.

(4) *Questio in suis Vesperis*, p. 680 du t. 1 des Œuvres de Gerson.

« d'être crus sous peine d'infidélité (1). »

Du reste on a remarqué que « jamais l'Eglise n'avait été
« bli par aucun canon ou décret qu'elle eût, en ses juge-
« ments sur la foi et ses mœurs, une autorité suprême et
« infaillible. Nulle part elle ne l'a ni objectée, ni opposée
« aux hérétiques opiniâtres et contredisant ses décrets.
« Elle ne l'a pas même fait dans le concile de Trente, alors
« que, cependant, les évêques n'ignoraient pas que l'infail-
« libilité de l'Eglise était combattue ouvertement par les
« hérétiques. »

Après avoir accrédité peu à peu l'opinion qu'une infailli-
ble sagesse dirige incessamment les conciles académiques,
la théologie du moyen-âge, enhardie, a porté l'égarement
plus loin. Elle a osé prétendre que les papes aussi étaient
en leur enseignement toujours exempts d'erreur. Et cette
seconde assertion a été crue. Elle l'a été malgré les pères
de l'Eglise et les conciles généraux qui la démentent,
malgré les papes mêmes qui protestent de leur faillibi-
lité.

Écoutons les uns et les autres, afin d'apprendre de plus
en plus à mépriser un système funeste, rêvé dans la nuit des
siècles d'ignorance.

Voici d'abord Tertullien qui, s'adressant à un souverain
pontife, s'exprime en ces termes : « Si des paroles que le
« Seigneur a dites à Pierre... vous concluez que le pouvoir
« de délier et de lier soit parvenu jusqu'à vous, c'est-à-dire
« jusqu'à toute l'Eglise fondée par Pierre, combien vous
« changez et dénaturez l'intention manifeste du Sei-
« gneur (2). »

S. Cyprien, discutant un article de doctrine cultuelle,
condamne à ce sujet l'enseignement d'un souverain pontife.
« Lisez, « dit-il, » le rescrit d'Etienne; vous remarquerez
« de plus en plus qu'il s'égare et s'efforce de soutenir la
« cause des hérétiques contre les chrétiens et contre l'E-
« glise de Dieu.... Cette épouse du Christ est descendue
« misérablement au point de suivre les exemples des héré-
« tiques... Quel aveuglement d'esprit (dans Etienne),
« quelle malice, de ne pas vouloir reconnaître l'unité de
« foi venue, par tradition, de Dieu le père, et de Jésus-
« Christ notre Seigneur et notre Dieu (3). »

Le saint évêque Firmilien, traitant la même matière, est
encore plus énergique. Il écrit : « Etienne ne comprend pas
« qu'en trahissant et abandonnant l'unité, il obscurcit et
« détruit en quelque sorte la vérité fondamentale du chris-
« tianisme... Vous êtes pire (Etienne) que tous les héré-
« tiques. Car tandis que beaucoup, reconnaissant leurs er-
« reurs, viennent à vous pour recevoir la vraie lumière de
« l'Eglise, vous raffermissez, vous, ces erreurs; et, obscur-
« cissant l'éclat des vérités de l'Eglise, vous accumulez les
« ténèbres de l'hérésie (4). »

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SAINT-MARTIN.

(6^e article. — Voir le dernier numéro.)

Quelle fermeté et quelle raison ! Je ne dirai pas quel sublime
dédain, je dirai quelle gracieuse indulgence ! Dans un homme,
d'ailleurs si croyant, on aime à voir un jugement aussi net et
une patience aussi charitable.

Cela dit parfaitement pourquoi Saint-Martin ne pratique au-
cune de ces opérations théurgiques si prisées dans l'école de
Bordeaux. Sans les condamner toutes, il témoigne pour toutes
une sincère répugnance, et sans se séparer de ceux qui s'y li-
vrent, il recommande sans cesse à ses amis et à ses disciples de
s'en délier. Il les presse d'aller plus haut, dans la région pure,
celle du Verbe, de ses Agents et de ses vertus. Tout ce qui se
passe dans l'ordre sensible ou physique l'émeut péniblement
et choque sa raison. Spiritualiste en tout, il n'est matérialiste à
aucun point de vue. Il ne veut pas même du matérialisme « pour
son laquais. »

Entre son commerce avec le monde spirituel et celui qui se
faisait jour ou se pratiquait avec enthousiasme ailleurs, il y avait
un véritable abîme. Le commerce avec les âmes des trépassés
retenues dans les régions astrales n'est pas l'objet de ses craintes
seulement, il est celui de ses dédains. C'est dans la sphère su-
périeure qu'il se porte et se meut; et s'il est à la fin si mécon-
tent de Swedenborg, c'est précisément par la raison que le con-
fiant visionnaire possède la science des âmes plutôt que celle des
Esprits.

Je crois qu'il ne parlerait pas mieux des visions de son con-
disciple Fournié, s'il en parlait, et il est médiocre partisan des
manifestations d'une de ses meilleures amies, la marquise de la
Croix. Il détourne très expressément la duchesse de Bourbon,
qui s'attachait aux clairvoyances des somnambules, de tout ce
qui est phénomène sensible. Il ne nie ni les manifestations, ni
les visions en général; mais il s'élève contre la crédule confu-
sion de toutes les unes avec les autres. Loin de là, il les classe
et les distingue. Le baron de Liebisdorf, qui est comme tout
le monde, qui voudrait voir et qui aspire toujours de nouveau à
une connaissance physique de Dieu lui-même, a beau revenir
à la charge pour lui arracher une concession qui permette à son
matérialisme d'espérer quelque chose de semblable, Saint-Martin
ne cède pas. Il sait que la tradition mystique veut depuis les
Néoplatoniciens, Plotin à leur tête, qu'on ait vu Dieu. Et comme
il ne se croit pas le moins du monde un chef éminent, mais un
simple missionnaire; comme il ne se croit pas digne de dénouer
les cordons de la chaussure de Boehme, qui s'attribue trois
grandes visions dans sa vie, il ne nie rien à ce sujet. Mais s'il
s'abstient, ce n'est pas qu'il hésite. Au contraire, il est pour son
compte plein de respect pour cette parole sainte, plus d'une fois
répétée dans le Pentateuque : « *Nul ne peut voir Dieu et vivre.* »
Il repousse à ce sujet toute question nouvelle, et non sans quel-
que impatience, en termes propres à mettre fin à toutes ces inter-
pellations indiscrettes qui révèlent encore plus d'ignorance que de
curiosité. Il répète à son ami que c'est spirituellement et non
physiquement qu'il faut jouir des ravissements de la présence
de Dieu. On ne peut le voir ici-bas que par les *vertus* supérieures
qui le représentent.

Le baron lui a cité les manifestations obtenues à l'école du
Nord; à son voyage de Londres, il fit peu de cas de cette école.
Je ferai voir ici comment il la combat.

« Je crois, écrit-il (lettre du 26 janvier 1794), que celui qui
reçoit des communications externes et gratuites comme à Co-

(1) *Doctrinale antiquitatum fidei*, t. 2, art. 2, c. 19, n. 7.

(2) *De pudicitia*, c. 21.

(3) *Epistola 74 ad Pompeium*.

(4) *Epistola ad Cyprianum*, p. 148 et 156 des OEuvres de S. Cyprien,
édit. de 1726.

penhague, me paraissent ne pas avoir des preuves suffisantes pour justifier leur confiance :

« 1^o Je ne les crois pas élus au premier degré ci-dessus, sans quoi ils n'auraient pas d'incertitudes, et n'auraient pas besoin de faire des questions.

« 2^o Je les vois passifs dans leur œuvre, je les vois opérés, et non pas opérants ; et ainsi n'ayant pas l'active virtualité nécessaire pour lier le fort, afin de piller la maison du fort et la mettre en état de propreté convenable pour n'y loger que d'honnêtes gens.

« 3^o Les réponses qu'ils reçoivent quand ils demandent : Es-tu la cause active et intelligente, ne me prouvent rien, car l'ennemi peut tout imiter, jusqu'à nos prières, comme je l'ai dit dans *l'Homme de désir* ; et c'est au discernement de ces terribles imitations que conduit l'usage et la pratique des vraies opérations théurgiques, quand toutefois on ne se porte pas de suite à l'interne qui apprend tout et préserve de tout.

« 4^o Enfin, je ne vois point dans ceux de Copenhague les signes indiqués dans l'Évangile pour caractériser les vrais missionnaires de l'Esprit : « Ils guériront » les malades, ils chasseront les démons, ils avaleront « des poisons qui ne leur feront point de mal. »

« Et puis je ne sais si mon extrême prudence contre l'externe, et mon goût toujours croissant pour l'interne ne m'interdirait pas même d'approcher de ces objets, jusqu'à ce que je fusse envoyé par un autre ordre que celui de mon désir ou de ma curiosité.

« Je dois ajouter que, si la puissance mauvaise peut tout imiter, la puissance bonne intermédiaire parle souvent comme la puissance suprême elle-même. C'est ce que l'on a vu à Sinaï, où les simples Elohim ont parlé au peuple comme étant le seul Dieu, le Dieu jaloux, (cette idée est de Martinez) : nouvelle raison pour se tenir en garde contre les conclusions que l'on tire de la réponse *oui*.

« Si toutes ces réflexions peuvent aider l'intéressante fille de Lavater à prendre quelque aplomb sur tout cela, vous pouvez les lui faire parvenir ; de même que je vous serai obligé de continuer à me communiquer ce que vous apprendrez de tous ces côtés.

« J'ai eu du physique aussi, dit St-Martin, mais en moindre abondance (depuis Bordeaux), que dans l'école de Martinez ; et encore, lors de ces procédés (quand il y prenait part à Bordeaux), j'avais moins de physique que la plupart de mes camarades. Il m'a été aisé de reconnaître que ma part a été plus en intelligence qu'en opération. Ce physique n'attire pas plus mon attention ni ma confiance que le reste.

« D'ailleurs, je vous l'ai dit mille fois, ce qui n'est pas votre œuvre personnelle est une perte de temps pour vous. »

Saint-Martin fut réellement plus heureux qu'il ne pensait, et son adepte plus docile qu'il n'espérait. Dès le 25 juillet 1795, le baron lui écrit une lettre où il est détaché de l'école du Nord, comme s'il n'en avait jamais été engoué. Mademoiselle Lavater est toujours « dans les meilleurs principes. » Mademoiselle Sarasin, de Bâle (où il y avait une sorte de succursale de l'école du Nord), est aussi entrée expérimentalement dans la bonne voie. Outre cela, continue-t-il, elle m'a mandé une nouvelle qui m'a fait plaisir, et qui sert à confirmer ce que nous (ce nous est piquant) avons déjà conjecturé à priori sur l'école du Nord. Voici ce qu'elle m'écrit :

« Une dame de Copenhague, la comtesse de Reventlow, disciple de l'école du Nord, tout comme Lavater, avait mandé au dernier que, dégoûtée des contradictions qui se trouvaient dans cette école, elle avait tout quitté ; qu'elle s'estimait fort heureuse d'avoir cherché et trouvé une voie plus simple. »

(La suite au prochain numéro).

A. P.

VARIÉTÉS.

INCIDENTS SPIRITES D'UN VOYAGE DANS LE MIDI.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro)

Eh bien, cher voyageur, nous voilà frais et dispos, n'est-il pas?... Approchez cette chaise, et parlons un peu des événements de la nuit, pour arriver ensuite au spiritisme, dont, paraît-il, vous ignoriez même le nom....

Je ne te rapporterai certes pas notre conversation, mais tout ce que je puis affirmer, c'est qu'elle nous satisfait pleinement l'un et l'autre. Je te dirai qu'après quelques instants d'entretien avec mon compagnon d'un jour, je m'aperçus facilement qu'il était médium inconscient. En effet, il m'avoua plus tard voir et entendre, depuis sa plus tendre enfance, des choses singulières, dont il lui avait été impossible jusque-là de se rendre compte. Sa faculté venait de prendre un caractère décisif, déterminé peut-être par ma présence dans la même chambre. Enfin, il fallut nous séparer. — Monsieur, fit-il en me tendant sa main, merci de vos explications, merci de vos bons conseils ; vous avez ouvert devant moi un horizon que je presentais vaguement, mais que je ne voyais pas ; encore une fois merci, et comptez-moi dès ce jour au nombre des spiritistes les plus convaincus, les plus dévoués. — Merci à Dieu seul, répondis-je, en lui serrant fraternellement la main qu'il me présentait ! Courage, confiance, et vous trouverez dans le *vrai* spiritisme un aliment aussi nouveau que puissant pour votre cœur, pour votre esprit.

Il est dix heures du matin. Me voilà chez M. Jaubert, causant encore spiritisme, entre la poire et le fromage offerts par l'amitié.

M. Jaubert est un magistrat fort honorable (vice-président au Tribunal civil) de Carcassonne, et de plus un spiritiste fervent. Plutôt mourir que reculer devant le témoignage d'une vérité, telle est sa noble, sa fière devise ; comme tu le vois, elle est digne du magistrat et du spiritiste. M. Jaubert me parla de curieux phénomènes d'apport qui s'obtiennent à Carcassonne fréquemment et depuis un certain laps de temps, grâce à une jeune demoiselle de la ville, aimée, estimée de tous, et jouissant d'une faculté médianimique des plus puissantes. — Voir à ce sujet la *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mai 1865. — Mais voici que l'Esprit familier de M. Jaubert manifeste sa présence : j'observe et j'attends. L'honorable médium s'emparant alors d'une vulgaire assiette qui lui tombe sous la main, et livrant cette main à l'impulsion de la force occulte, se dispose à recueillir les petits coups frappés correspondant à telles lettres de l'alphabet ; ces lettres vont former des mots, et les mots formeront à leur tour des phrases.... Assiette, corbeille, table ou crayon, que m'importe l'objet mis en mouvement, que m'importe la manière dont il y est mis, si le phénomène est constaté?... Or, c'est ce qui arriva : M. Jaubert obtint une phrase à laquelle il ne comprit rien, mais qui fut pour moi d'une *clarté éblouissante*. Le but de mon voyage, auquel j'étais loin de penser en ce moment, but connu de moi seul, y était dévoilé sans hésitation, quoique en termes tellement détournés, qu'il était impossible à tout autre que moi de ne pas considérer les paroles de l'Esprit comme une véritable plaisanterie. J'avais une preuve nouvelle, évidente et palpable qu'une intelligence autre que celle de M. Jaubert, autre que la mienne, venait de nous parler.

M. Jaubert et les excellents frères de Carcassonne désiraient vivement me rendre témoin des apports occultes dont il a été question. Mais les démarches faites à ce sujet auprès du médium qui devait servir d'intermédiaire aux Esprits, n'aboutirent point ; une indisposition assez forte, paraît-il, en fut l'unique cause. Je

me rattrapai sur le phénomène de la table. Nous voilà, M. Jaubert et moi, en face d'un guéridon à trois pieds. Nous imposons nos mains sur le milieu de ce meuble, et nous attendons. Cinq minutes étaient à peine écoulées, que des craquements significatifs se font entendre dans l'intérieur du bois ; cette matière tout-à-l'heure inerte se gonfle et palpète sous nos doigts, bientôt elle s'agite et nous entraîne ça et là dans l'appartement au gré de ses caprices, et avec une vigueur, une vitesse capables de mettre au défi les meilleurs jarrets. — L'Esprit, me dit M. Jaubert, tient à vous rendre témoin de toutes les phases par où passe d'ordinaire le phénomène. Maintenant, ajouta-t-il, commandez *par la pensée*, et ce afin de vous prouver ma complète passiveté, commandez à l'Esprit de faire telle ou telle évolution qu'il vous plaira. — Quant à suspecter la bonne foi de M. Jaubert, ce ne pouvait entrer dans mon esprit, mais si j'eusse poussé le scepticisme jusqu'à cette impertinence, j'en aurais été quitte pour revenir ensuite sur mes pas. En effet, j'ordonnai *mentalement* plusieurs évolutions, telles que se porter à un endroit déterminé de la salle, frapper tant de coups avec ce pied ou celui-là, etc., et mon désir, toujours *intérieurement* formulé, fut toujours exécuté avec une précision mathématique. Je citerai entr'autres l'expérience suivante : je revêtis un des pieds du guéridon d'un morceau de papier blanc ; je jetai alors au hasard une pièce de monnaie dans l'appartement, et aussitôt, sur l'ordre qui lui en fut *mentalement* donné par moi, le guéridon se dirigea vers cette pièce en mettant un pied devant l'autre, comme le compas d'un arpenteur, et la couvrit avec force de celui qui avait été marqué de blanc. J'ai lu depuis dans un ouvrage intitulé *des Tables tournantes et du Panthéisme*, par E. Bénézet (1854), le récit d'une semblable expérience poussée, il est vrai, beaucoup plus loin ; mais je ne doute pas que s'il nous fût venu à la pensée de la conduire nous-mêmes jusque-là, nous n'eussions obtenu les mêmes résultats. Je cite :

« Cette opération (la même que celle rapportée plus haut) fut
« répétée et réussit parfaitement, après qu'on eût bandé les yeux
« aux deux expérimentateurs. On fit même plus, les flambeaux
« furent emportés, une pièce de billon remplaça la pièce d'ar-
« gent. Toujours la table docile et *intelligente* alla trouver et
« frapper du pied la pièce cachée.

« Une fois on l'avait placée sur une sorte de petite marche
« en brique qui se trouvait sous la cheminée, afin d'exhausser
« le foyer. La pièce se trouvait ainsi isolée. La table sembla
« un instant déconcertée. Elle se dressa tantôt sur un pied,
« tantôt sur l'autre, et se mit à faire le tour de la chambre, allant
« de droite à gauche, de gauche à droite ; après ces évolutions,
« elle s'arrêta comme pour réfléchir ; puis, partant avec une
« certaine vitesse, elle marcha droit devant elle, leva son pied
« blanc, de manière à se pencher considérablement, et demeura
« ainsi appliquée sur la pièce, au grand étonnement des expé-
« rimentateurs, qui, ayant les yeux bandés, ne comprenaient
« pas pourquoi elle demeurerait ainsi penchée. On conçoit qu'a-
« près ces expériences, les fantaisies se donnaient carrière.
« Mademoiselle, dit un des assistants à la table, j'ai placé non
« loin de vous une pièce de cent sous, et je vous prie de la ca-
« cher sous ce meuble qui est adossé au mur. La table part
« aussitôt, se pose sur un pied et se balançant, elle chasse la
« pièce avec un des deux autres et la fait aller ainsi jusqu'à
« quelques centimètres au-dessous du meuble indiqué. Là, ne
« pouvant plus la chasser de la même manière, elle se pencha
« en arrière et la poussa en raclant avec un pied sur le par-
« quet, jusqu'à ce que nous ne la vîmes plus, etc., etc. »

Après quelques instants de repos, nous avisâmes une assez lourde table et résolûmes d'essayer sur elle les forces du

phénomène. A peine nos mains (M. Jaubert et moi avons tou- jours été les seuls opérateurs) étaient-elles placées sur le milieu de cette table, qu'elle parcourt la salle à l'instar du guéridon ; comme lui elle obéit ensuite au commandement de la pensée. Un fait des plus remarquables se produisit. Je n'avais pas réfléchi à la position des quatre pieds de cette table, dont deux se trouvaient à une extrémité et deux à l'autre : en sorte qu'il était fort difficile pour l'Esprit de la placer sur un seul de ces pieds, et surtout de l'y maintenir ; si j'ajoute à cela que chaque pied était muni d'une roulette, et que nous expérimentions dans un salon, on comprendra que le mot difficile veut dire ici humainement impossible. J'ordonnai donc à la table, et, je le répète, sans avoir songé aux obstacles à vaincre, j'ordonnai à la table de se *lever sur un seul pied* que je désignai, et de s'y MAINTENIR ! Des craquements d'impatience se firent alors dans ce meuble momentanément animé ; puis, par un effort suprême, il obéit au commandement. Ce n'est qu'après cette magnifique expérience que je pus me rendre un compte exact du tour de force accompli ; il était évident pour moi qu'il venait d'être jeté un écrasant défi à toutes les lois connues des sciences physiques. Nous rompîmes la chaîne, enchantés d'avoir si bien réussi. La soirée se termina par quelques charmantes lectures (vers français et vers patois) dont M. Jaubert, et un autre excellent frère spirite — le nom m'échappe, — firent tous les frais. Enfin nous dûmes nous séparer. Mais j'emportai avec moi le meilleur souvenir de la manière toute fraternelle dont M. Jaubert, et les spirites de Carcassonne, avaient reçu ton ami. Ce souvenir est doux à mon cœur ; je le conserverai toujours vivace.

J'avais l'intention de te parler un peu de Toulouse, de Cahors, des phénomènes remarquables qui se sont passés à P... (Lot), et sous mes yeux ; mais le courrier va partir. Peut-être t'écrirai-je plus tard à ce sujet, lorsque je serai rentré à Lyon, par exemple.

En attendant, reçois le baiser de l'amitié.

E. EDOUX.

La *Fraternité*, organe consacré aux intérêts littéraires, artistiques et industriels de la Province, vient d'augmenter son format.

Cette feuille décentralisatrice, qui assure aux publications de la province l'immense publicité de Paris, réunit sous le même drapeau intellectuel les représentants parisiens, provinciaux et étrangers de la littérature, de l'art, de l'industrie.

Rédacteur en chef : LOUIS ARISTE.

MM. V. Hugo, G. Sand, Jules Simon, Michelet, Legouvé, Laurent Pichat, H. Martin, Em. Deschamps, A. Vacquerie, Lachambaudie, Pierre Dupont, — Félicien David, Ambroise Thomas, Clapisson, Jacques Offenbach, Ingres, Robert Fleury, Gustave Doré, A. Carrier, Carjat, — Barbedienne, ingénieur, A. Chevalier, Marchand, etc.

Abonnement : un an, 12 fr., six mois, 6 fr.

Un numéro, 40 centimes.

En vente à Lyon, chez tous les libraires.

L'Union spirite bordelaise, publiée sous la direction de M. A. Bez, paraît quatre fois par mois, par brochure de 24 pages grand in-42.

Prix de l'abonnement : 12 fr. par an, 3 fr. 50 c. par trimestre.

Bureaux : 49, rue du Palais de l'Ombrière, Bordeaux.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.